

pas la seule partie remarquable de *Psyché*. Il s'y rencontrait aussi une manière particulière de saisir la nature qui n'a échappé à personne ; car elle a valu promptement à M. de Laprade des imitateurs et aussi des accusations de panthéisme. Les gens qui s'étaient, il y a quelques années, spécialement voués à la poursuite de ce monstre, ne devaient pas tarder à le rencontrer dans ces grands bois que M. de Laprade aime tant. Au début des *Poèmes évangéliques*, le poète dira lui-même, non sans une certaine fierté, et avec l'empressement d'un novateur qui tient à prendre date au moment même où il veut abjurer son culte le plus cher :

J'ai traduit aux humains la chanson des forêts ;
 J'ai, sous les noirs sapins, comme un fils des Druides,
 Écouté les esprits qui leur servaient de guides,
 Et, la verveine au front, avec la serpe d'or,
 Du gui sacré du chêne invoqué le trésor.
 Saignant des coups portés à mes forêts divines,
 J'ai maudit notre engeance acharnée aux ruines ;
 J'ai noté les accords des derniers sommets verts,
 Et l'âme du grand chêne a parlé dans mes vers.

Ces seuls vers suffisent pour donner une idée de la manière de sentir propre à M. de Laprade. Les *esprits* des sapins, l'*âme* du chêne, le poète qui *saigne* des blessures faites à un arbre, cette sorte de consanguinité de l'homme avec l'univers, cette nature enfin qui vit palpite, rêve, pense peut-être, et dans tous les cas laisse transpirer l'infini, l'invisible par toutes ses rosées, par toutes ses cavernes, par toutes ses sources, cette nature qui est comme la sœur du poète avec laquelle il *échange* sa pensée, il brûle de *s'entrelacer*, comme il le dit lui-même quelque part, afin d'être plus près de Dieu et du bonheur, comme si cette nature, dans ses vagissements, dans ses rumeurs, dans son idiôme inarticulé, dans ses splendeurs et dans ses ombres, en savait plus long que tout notre orgueil, voilà